

LIFE SUPPORT. BIOCAPITAL AND THE NEW HISTORY OF OUTSOURCED LABOR

**Kalindi Vora, Minneapolis: University
of Minnesota Press, 2015**

MATHIEU QUET

Aurolé du Rachel Carson Prize 2018, décerné chaque année par la Society for Social Studies of Science (4S) à un ouvrage pour sa pertinence sociale et politique, le livre de Kalindi Vora (spécialiste d'études sur le genre, directrice de l'institut de recherches féministes à UC Davis) a été largement relayé outre-Atlantique. Paru en 2015, il n'a rencontré qu'un assez faible écho dans la communauté francophone ; il est donc temps de se pencher sur l'ouvrage pour envisager les pistes de discussion qu'il ouvre.

Life Support rend compte de trois activités distinctes, essentiellement localisées en Inde, à partir desquelles il élabore son appareillage conceptuel : le travail au sein des centres d'appel, la sous-traitance informatique transnationale, la maternité de substitution. À travers l'étude de ces formes professionnelles, l'ouvrage bâtit un argument théorique sur l'articulation entre le capitalisme technologique et les formes de vie dont celui-ci se nourrit. On pourrait résumer l'argument de la façon suivante : en vertu des principes du capitalisme contemporain, la vie dans de nombreuses parties du monde est rendue possible (elle est *supportée*) par un travail biologique et affectif dont la valeur est systématiquement déniée, car jugée *reproductive* et non *productive* en tant que telle. Par exemple, les mères porteuses réalisent un travail branché sur des chaînes de valeur et des transactions internationales ; ce travail biologique est essentiel à la poursuite de la vie dans les pays les plus riches, et pourtant les femmes qui le réalisent se voient refuser toute reconnaissance et sont au mieux considérées comme des ouvrières de la reproduction (et non de la production, qui engloberait les activités nobles et porteuses de valeur que les capitalistes du Nord sont si avides de protéger par la propriété intellectuelle).

Pour présenter plus complètement la thèse de l'auteure, il est nécessaire d'évoquer les différents piliers qui la soutiennent. Un aspect central de ce travail est la référence à la notion de *biocapital*, telle qu'elle a été définie en particulier par Sarah Franklin et Margaret Lock – une forme d'extractivisme qui porte sur les corps et est permise par des moyens techniques isolant des fonctions de reproduction de la vie (comme on peut l'observer par exemple dans le cas des marchés de gamètes). En mobilisant ce cadre d'analyse, Kalindi Vora s'inscrit donc dans une approche attentive à l'articulation entre des processus de marchandisation, des moyens technologiques et la production de subjectivités et/ou de corporités. Le second élément central est la proposition que fait Kalindi Vora de considérer les flux d'énergie vitale qui circulent au sein du système biocapitaliste. Selon elle, l'énergie vitale est la substance de toute activité qui produit la vie – et qui est souvent considérée comme simple travail de reproduction. Cette énergie vitale fait l'objet de transferts, les habitants des pays du Nord vampirisant inconsciemment ceux des pays du Sud – ces derniers s'épuisant littéralement à la tâche pour assurer un travail de maintien de la vie dans les pays les plus riches. Par exemple, les employé.e.s des centres d'appel doivent endosser un costume d'empathie pour répondre à leurs interlocuteurs, auxquels ils/elles sont chargées de transmettre des affects positifs, au prix de leur propre confort psychologique. Le troisième élément central de la thèse de l'auteure est la notion de *sous-traitance* ou d'externalisation (*outsourcing*). En effet, le transfert de l'énergie vitale n'est permis que par l'utilisation de moyens de communication, de technologies biomédicales qui assurent des mécanismes de composition/recomposition au fil d'une chaîne transnationale de sites de production et d'appropriation. La notion de sous-traitance est particulièrement importante car elle permet de faire converger des activités relativement distinctes (les centres d'appels ; les maternités de substitution ; l'ingénierie informatique) dans une problématique commune afin d'en montrer les enjeux communs liés à la fabrique transnationale des inégalités. Enfin, pour l'auteure, les formes de travail qu'elle étudie sont porteuses d'un *héritage colonial*, en particulier parce qu'elles renouvellent des logiques d'appropriation anciennes (sous l'Empire britannique, les matières premières, et aujourd'hui, les corps et les affects), et de plus elles répondent à des logiques de *racialisation* et de *genre* (*gendering*).

Ce programme très ambitieux consiste donc à documenter une géographie des mécanismes d'exploitation de la vie biologique et affective permise par le développement des biotechnologies et des technologies de communication. Il projette de mettre en lumière le travail invisible du capitalisme technologique, de lier à la fois des enjeux de race, de genre, de classe et enfin de questionner le coût humain de l'exploitation technologique, sans perdre de vue ce qui subsiste de l'humanité et du *care* dans une telle configuration. Le croisement proposé entre analyse de la fabrication des marchés transnationaux, théorie post-coloniale et études sur les sciences et les technologies est de ce point de vue particulièrement excitant.

Le choix de l'Inde pour poursuivre cette analyse est des plus pertinents, dans la mesure où ce pays a fondé son développement, son inscription dans les marchés internationaux, et son accès à la « modernité », en grande partie sur les deux secteurs des télécommunications et de la biomédecine. Les lecteurs friands de détails ethnographiques et de matière empirique resteront toutefois un peu sur leur faim une fois ce programme présenté. En effet, du point de vue méthodologique, l'auteure revendique une approche mêlant l'anthropologie et les *cultural and literary studies*, et elle articule l'enquête par entretiens avec des comptes rendus ethnographiques issus d'autres travaux et des analyses de fictions (pièces de théâtre, roman) qui selon elles permettent de mieux rendre compte de l'entremêlement des dimensions imaginaires et matérielles de la fabrication des sujets du biocapital. Si cet éclectisme méthodologique est bienvenu, il semble souvent jouer au détriment de la richesse ethnographique, et rabat un peu rapidement l'argument principal sur des observations de terrain rapides et servant (trop) aisément le propos.

Le chapitre 1 poursuit, après l'introduction, la tentative de conceptualiser le sujet impliqué dans les actes de travail reproductif et de transfert d'énergie vitale – et ce alors même qu'un tel sujet est généralement exclu du cadre capitaliste par lequel ce travail est absorbé. Le chapitre 2 s'appuie sur des comptes rendus ethnographiques et sur un monologue théâtral pour analyser le monde des centres d'appel, le type de subjectivités qu'il fabrique et les relations sociales qu'il fait exister. Le chapitre 3 interroge les travailleurs de la sous-traitance dans l'industrie des télécommunications, entre Bangalore et la Silicon Valley, croisant l'ethnographie avec l'analyse d'un roman afin de montrer comment les subjectivités se fabriquent entre les mondes. Ce chapitre présente l'intérêt de discuter plus en détail la question des mobilités, des effets de globalisation ou de relocalisation des identités, en les articulant à une problématisation de la « créativité » (dont la compétence indienne en matière de télécom est supposée être dénuée). Enfin, le chapitre 4 analyse les enjeux de la maternité de substitution à partir d'une ethnographie dans une clinique. Les trois chapitres empiriques permettent de développer la thèse initiale et de discuter son déploiement à des cas distincts.

Un intérêt essentiel de ce livre stimulant est de mêler des domaines de travail différents mais qui ont tous plus ou moins à voir avec la construction de la « modernité » indienne et de son positionnement sur les marchés transnationaux. En outre, l'auteure pointe comment, malgré des formes de (mise au) travail déshumanisantes, persistent des relations sociales et des formes d'attention à l'autre qui sont, elles, travaillées par l'humanisme. De ce point de vue, la thèse très surplombante de l'extractivisme biologique et affectif est contrebalancée par une attention aux subjectivités émergentes et au renouvellement du lien social qui en résultent. De façon plus générale, l'ambition de la thèse exposée au début de l'ouvrage fournit de nombreuses idées et vient alimenter des débats vifs sur les biopolitiques de la vie, le biocapitalisme, avec de nombreuses propositions analytiques (le travail reproductif, l'énergie

vitale). On pense en particulier aux travaux de Nikolas Rose, Didier Fassin, ou surtout Melinda Cooper et Kaushik Sunder Rajan, assez largement cités dans l'ouvrage. En particulier, l'auteure pointe avec une grande pertinence certains effets convergents (en termes de subjectivation et d'exploitation) des économies contrastées du secteur biomédical et des technologies de l'information. En revanche, on peut regretter que du point de vue empirique ce travail soit beaucoup moins riche qu'il ne l'aurait fallu pour discuter pleinement la thèse proposée, complexe et loin d'être évidente, encore moins épuisée par les éléments soumis par l'auteure. À tel point que cette thèse se trouve relativement fragilisée par des évolutions récentes de la législation indienne. La maternité de substitution est fermée au marché international depuis 2015, ce qui indique *a minima* que l'extractivisme biotechnologique et impérialiste analysé par l'auteure est traversé par plus de tensions qu'elle ne le reconnaît pour les besoins de sa démonstration.

Mais après tout, il serait dommage de boudier son plaisir, puisque l'ouvrage fournit de nombreuses pistes de réflexion. On évoquera seulement ici l'opposition production/reproduction, sans doute particulièrement intéressante au regard de la position actuelle de l'Inde dans l'économie mondiale, mais de façon plus générale en raison du rapport des pays émergents avec les pays les plus industrialisés. À la « production » euro-américaine en matière pharmaceutique s'oppose au contraire une politique de la « copie » pharmaceutique (donc de la reproduction), qui s'avère essentielle au soutien de la vie, tout en voyant sa valeur dénigrée. Cet exemple suggère qu'on pourrait donc poursuivre les analyses esquissées par Kalindi Vora en s'attaquant à d'autres objets. On recommandera ainsi ce livre aux nombreux.ses lecteurs.trices qui s'intéressent à outiller la réflexion sur les études postcoloniales des technosciences, les convergences du capitalisme et de la science, et les effets délétères de la marchandisation de la vie.

MATHIEU QUET
IRD, CEPED